



GUILLERM ABGRALL

PAR N. QUELLIEN

Ce dernier jour de septembre, le soir était tombé tout d'un coup ; les nuages amoncelés dans un ciel bas et terne s'étaient soudain développés comme un universel manteau de ténèbres ; cette nuit hâtive, absorbant les lentes heures d'une journée monotone, semblait déjà inviter à la torpeur hivernale. Mais le vent se leva bientôt du côté de Koat-ann-Noz, et il se mit à hurler dans les grands bois taillis comme une bande de loups.

A cette formidable voix du nord-ouest, Jozon Abgrall se redressa sur son escabeau de chêne, au coin de l'âtre, et tisonnant le feu, il appela sa femme : « Voilà huit heures qui ont tinté. Emmène le garçon chez notre voisin, pour qu'il fasse ses adieux avant de s'en aller vers le collège, demain. »

La mère laissa donc les préparatifs du départ prochain, et elle sortit par la cour de la ferme, tirant le petit Guillerm par la main... La nuit est moins noire à présent ; chassées par le vent de bise, les nuées courent dans un ciel sans issue ou s'attroupent un moment autour du mont Keresper. Sur la place du bourg, c'est le silence des solitudes ; rien que le bruissement des feuilles mortes arrachées aux arbres du cimetière et tombant comme avec un soupir léger d'âme en pénitence.

« Guillermic, murmure la paysanne, tu seras demain dans la ville ; songe quelquefois à ceux qui seront restés à la paroisse. — Mère, je vous en fais la promesse. »

Au tournant de la route, un long aboiement de chien de garde, dès la première maison, signale leur venue, et un homme se présente sur le seuil ; il les entraîne dans une salle où sont assis quelques convives ; car sa fille aussi part pour le couvent, et suivant une coutume des familles riches, il a invité les proches parents à un dernier repas en commun.

« Ici nous finissons de causer, fait le maître du logis, pendant que les autres sont la-bas à dire les *pater*. »

Et de reprendre cette causerie de laboureurs oisifs qui ne savent plus où en finir. Tourné vers la porte, le petit Guillerm écoute les voix qui psalmodient les oraisons, dans le vaste rez-de-chaussée ; c'est une enfant, à genoux sur la pierre du foyer, qui préside ces offices domestiques ; à son clair et monotone récitatif répondent confusément les gens de la maison épars dans la pénombre. Et chacun gagne son lit-clos sitôt les prières achevées.

Guillerm entendit sa mère qui répétait à ce moment : « Oui, ils s'en iront du pays le même jour ; mais notre garçon va étudier à Guingamp, et votre fille à vous, Bonomic, votre Jeanne-Marie part pour Tréguier. — C'est ainsi, ajouta le maître de ferme : chacun d'eux vers la ville qui est au bout de son horizon. »

La maison d'Abgrall, en effet, était ouverte sur le chemin de Guingamp ; le père de Jeanne-Marie avait ses terres au long de la route de Belle-Isle ou de Tréguier. Et ces vieux Bretons ne l'ignoraient pas : pour la première fois que l'on quitte sa *contrée*, si l'on cherche le détour, au lieu de suivre un sentier tout prêt, on trouvera au bout la malechance.

C'était d'une pratique si formelle que les deux voisins ne se rencontraient guère qu'à l'église, le dimanche. Cependant leurs maisons se touchaient presque, en se tournant le dos ; les deux courtils étaient séparés par un simple hallier, où les enfants s'amusaient à passer entre les troncs d'aubépine, ainsi que des fauves par les sentes creusées au travers des haies profondes. Jeanne et Guillerm avaient toujours mené leurs jeux sous les pommiers de ce double enclos ; peu de leurs camarades du bourg y étaient admis.

Bonomic n'eût pas permis à sa fille de s'ébattre par le chemin banal. Mais ce n'est pas qu'il se fût mis en tête d'inventer des rigueurs ; il aurait menti à sa renommée de facile humeur et il aurait renoncé à son surnom de *Bonomic*. Tout au contraire, trouvant la vie douce, il ne voulait autour de lui que des visages riants. La terre de ses champs rendait la semence au centuple, et ses biens s'étendaient au soleil plus loin que l'horizon ; après les héritiers de Kerméno, c'était sa *penherez* dont on dotait le mieux l'avenir. Cette fille unique était au fond de toutes ses pensées ; il l'aimait d'une tendresse singulière, comme « la meilleure de ses richesses », ou « la jolie fleur de son enclos » ; elle avait, dès ses jeunes années, les promesses d'un beau printemps : Bonomic couvait de ses deux yeux ce trésor. Il fallut toute la vanité d'une éducation accomplie pour décider ce père idolâtre à une séparation. Comme il arrive où les enfants occupent tant de place, sa femme tenait un rôle bien effacé ; on l'appelait d'ordinaire par le diminutif God ou Godon, quelquefois Margodie, une sorte de sobriquet ; jamais elle n'entendit son nom de Marguerite qui l'eût

rétablie dans sa dignité. Mais l'excellente femme s'était résignée; elle acceptait comme un devoir d'être la première des servantes, et elle n'y mettait pas du tout l'idée d'une humiliation; son vœu à elle, comme à son mari, c'était que Jeanne traversât dans une illusion sa tiède et courte matinée de jeunesse: son tour ne viendrait-il pas, à l'heure sonnée, de porter le fardeau?

Guillerm fut élevé à une discipline plus austère. Jozon Abgrall

avait été marin; les inconstances de la mer lui avaient laissé certaine inquiétude du lendemain et, avec ce souci de ce qui est à venir, un sens grave de la vie; son expérience des choses lui assurait, dans les circonstances imprévues, une grande autorité en ce coin de terre où tout était régi par l'habitude; s'il ne partageait pas avec Bonomic le prestige de la fortune, il n'en était pas moins fréquenté; mais on l'abordait sans flatterie, et on le



consultait avec sincérité, comme le *sage* du pays. Rien qu'à le rencontrer sur la route, on était rassuré; on eût dit que sa seule présence conjurait le mauvais temps et qu'il ne sortait que pour veiller sur la région... On le voyait d'ordinaire traverser le chemin qui longeait l'enclos. Il dépassait des épaules la haie de bordure. Après un coup d'œil jeté autour des enfants assis ou courant sous les pommiers, Abgrall continuait vers les collines de Gurunhuel; les bras en croix derrière le dos, à la façon d'un matelot désœuvré, le corps penché comme sur le navire jadis au perpétuel balancement des flots, il allait sans but, regrettant peut-être les larges horizons anciens, entraîné vers un monde fictif où n'avait accès nul de ces laboureurs auxquels il répondait par un signe de tête sur son passage. Tout à coup il s'arrêtait pour écouter; dès qu'il n'entendait plus les cris des deux enfants dans le courtil, il revenait sur ses pas comme s'il avait eu peur de s'égarer par des champs si connus pourtant; privé de la boussole et des étoiles, rejeté de la mer, ce marin ne savait plus sa route et il ne se dirigeait que sur la voix de son fils au lointain.

Un jour, il cessa brusquement d'errer à l'aventure, quand Guillerm fut parti pour le collège; Jozon Abgrall ne sortait plus au delà de son enclos, et il semblait retenu sur cette verdure tant foulée naguère, à chercher les vestiges de l'absent. La saison des études s'écoulait uniforme, sans incidents et sans souvenirs. Aux vacances, c'était fête dans les familles, surtout chez Bonomic; Abgrall se plaisait à une joie plus discrète. L'ancien matelot n'apprenait pas sans émotion les succès de son fils, et il nourrissait l'espérance d'avoir un prêtre dans sa maison. A Guin-

gamp, les *humanités* étaient incomplètes; le jeune homme fut donc envoyé en rhétorique au petit séminaire de Tréguier.

Jeanne-Marie avait déjà terminé son éducation; elle était l'orgueil de Bonomic; il la conduisait dans tous les *pardons* d'alentour, et il rayonnait de gloire. Vers l'automne, elle demanda pourtant à son père de retourner au couvent et d'entrer en religion; à cette nouvelle il eut un accès de colère folle; plutôt que de consentir à ce sacrifice, il aurait mis le feu à la maison de ferme et jeté tous ses biens en cendre aux vents du ciel...

À Tréguier, la « vocation » de Guillerm Abgrall ne se décidait pas. La mort de ses parents vint alors jeter un trouble profond sur ses projets d'avenir; il avait des maîtres d'un esprit élevé; au lieu de violenter ses résolutions, ils disaient, dans le style familier à son père, que « c'est perdre la moisson que de couper le blé avant le temps ». Et soudain, ses études finies, il enferma ses livres dans un coin du cellier; un penchant l'entraînait vers des plaisirs bruyants, et il se prit à courir les *pardons*, les assem-

blées. Timide à l'abord, il était agréé des jeunes filles, qui préféraient ce doux cavalier à leurs brusques danseurs de Cornouaille. Il opérait sur elles un effet d'enchantement; ses entretiens les tenaient songeuses; la ronde tournée, pas une ne quittait son bras, en se livrant aux déhats accoutumés sur ces prés ouverts. Ses rivaux plaisaient son art de séduction, mais sans succès; ils l'avaient surnommé « le *kloarek* manqué », ou encore « le confesseur des danseuses »; ce qui rendait plus ardente leur envie, c'est que pas une des paysannes ne daignait leur redire les propos de

Guillerm : elles s'en allaient de lui comme au sortir du confessionnal, dans un suave recueillement.

Au cours de ses galanteries, il n'eut à subir qu'un affront. C'est un jour qu'il se présenta devant Jeanne-Marie, pour la première fois, sur une place de *pardon*. Peut-être se montra-t-il trop réservé ? Elle s'aperçut de son embarras, et elle mit quelque amour-propre sans doute à triompher de cet invincible : jalousie ou indifférence, elle l'accueillit par un refus formel.

De ce jour-là, il ne reparut pas à ces réunions. Il restait de longues heures par la maison, inoccupé, silencieux, quelquefois s'asseyant sur l'escabeau où son père, au coin du foyer, aimait à conter ses aventures de marin ou à songer aux plages jadis abordées, tandis que sa mère, au rouet, chantait un *gwerz* navrant. Sur le tard, Guillerm allait jusqu'au court-til, dont il faisait vingt fois le tour, visiblement accablé de ses souvenirs. Dans le bourg on disait que le fils Abgrall prenait le chemin de la démente...

Un soir, il entendit une voix l'appeler, au delà de cette haie d'aubépine dont il n'osait plus approcher : « Guillermic ! » disait doucement une voix de femme. Oui, c'était Jeanne ! Elle était là-bas, de l'autre côté du hallier, comme autrefois, à l'attendre...

Quand il fut auprès d'elle, de quel accent tout ensemble de repentir et de reproche elle murmura : « J'avais dans l'esprit que vous seriez à Dieu, Guillerm, et vous prêtre, je voulais être religieuse : c'était une autre union... »

Et il est devant elle, sans parole, comme foudroyé par un archange ; il la contemple à travers des larmes qu'il ne retient plus ; et puis, après un sanglot :

« Moi prêtre, et toi en ce monde... Oh ! Jeanne, jamais !... »

Les pâles lueurs du soir étendent comme un voile bleuâtre autour des deux fiancés. Les oiseaux du court-til font silence, ravis d'écouter ce premier dialogue d'amour. D'enivrantes senteurs d'aubépine montent dans le ciel ; et un vent léger, caressant les arbustes, verse sur les têtes inclinées des jeunes amants quelques blancs pétales, comme pour bénir leurs fiançailles.

Par le grand chemin qui descend de Gurunhuël on entend les sonnailles d'un attelage

et en même temps une chanson de roulier qui traîne ses notes mélancoliques ; dans les vastes champs déserts l'écho prête à ces bruits tardifs un sens particulier d'attendrissement.

Et Jeanne pourtant, derrière les églantiers et les aubépines, paraît anxieuse : « Vois ce hallier qui nous sépare, dit-elle. Je me figure, petit Guillerm, être en quelque cloître où tu serais venu ainsi m'apporter ton serment.

— Dans ton couvent je ne te verrais pas de même, ma douce Jeanne, avec tes blonds cheveux parés et ces blanches fleurs de printemps sur ta coiffe de dentelle... Ne nous livrons pas à des pressentiments. Ecoute ces oiseaux du bon Dieu qui chantent à présent leur antienne du soir ; c'est une heure de joie : n'ayons que la sagesse des petits oiseaux... »

Mais sa voix à lui-même, pour avoir nommé le malheur, sonne douloureusement ; ils ont agité les ombres de la fatalité, et maintenant, au fond de leurs regards, se glisse une vague angoisse ; il leur semble que sur leur bonheur vient de passer un souffle d'infinie pitié.

Une cloche se mit à tinter pour les dévotions de mai :

« Je ne vous ai pas encore aperçus, dit Jeanne, au mois de Marie... »

Et soupirant elle ajouta :

« Ce soir, à la sortie de l'église, tu m'offriras l'eau bénite... »
C'était l'aveu public ; elle allait donc aux yeux de tous donner sa main.

La moisson était rentrée, et les récoltes avaient dépassé les vœux de Bonomic ; on était certain que chaque métayer, à la Saint-Michel, s'acquitterait de ses redevances : c'était une année prospère. A la maison de ferme cependant ne régnait pas la gaieté de coutume, ce soir de fin d'été ; Bonomic manquait lui-même de jovialité ; il allait et venait, contrarié, soucieux. Lorsque les gens furent couchés, il appela Godon :

« J'ai tout de même regret, faisait-il, d'avoir tant contrarié ce garçon. C'est le fils d'un voisin que j'avais en estime ; le jeune homme a de bonnes manières et on le dit aimé des honnêtes personnes. Mais lui accorder ma fille en mariage !... Et toi, God, voyons ; si tu avais été à ma place, le maître ?... C'est vrai que je l'ai reçu sans façon, avec un couplet ou deux ; mais on connaît mon habitude de donner le tour d'une chanson à mes réponses, quand on me met hors de moi ; ainsi le monde ne s'aperçoit jamais de ma mauvaise humeur, à laquelle je laisse le temps de se dissiper... »

Et l'étrange homme de recommencer le « *sonn* du refus » :

« — ... Par exemple, ma fille Jeanne — ne se mariera pas encore, pour encore, — elle ne se mariera pas encore ; — elle restera dans les deux ou trois ans — à courir les ébats encore, pour encore.

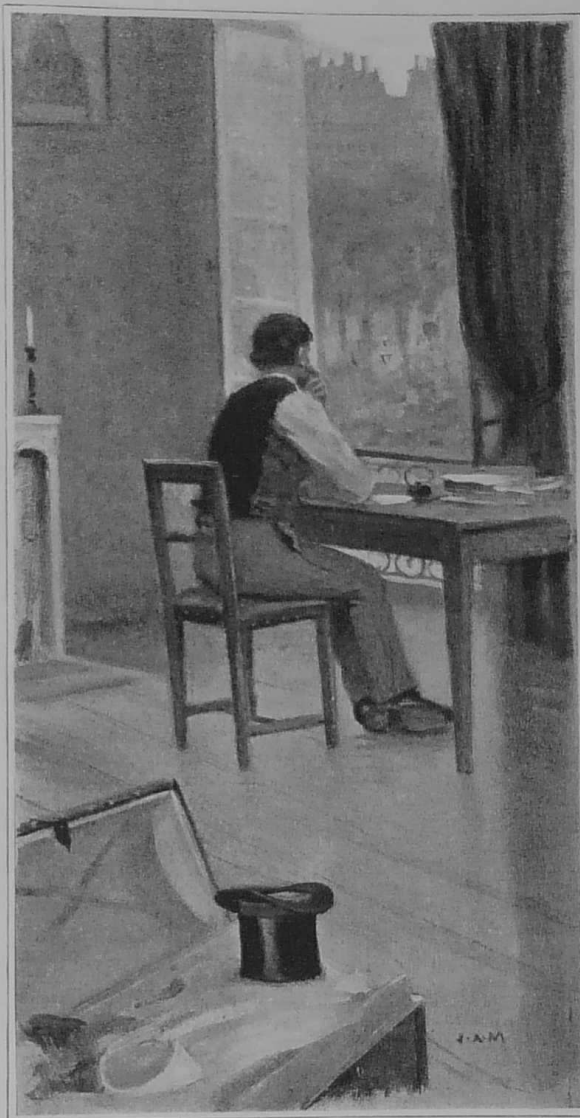
« Prenez donc votre sac, petit *kloarek*, — mettez-le sur votre épaule, oui donc, — mettez-le sur votre épaule ; — autant vaut-il pour vous que vous l'avez à présent — que de l'avoir l'an prochain, oui donc... — »

Pendant ce temps, Godon restait assise, morne et patiente, sachant que tout son soin était d'écouter. Bonomic réfléchit et continua : « Et cette pauvre Jeanne ? Elle n'a pas murmuré ; mais que pense-t-elle en sa conscience ? Après tout, une fille a le loisir de se consoler, et je lui procurerai de la distraction au besoin... Sur ma foi ! elle était déjà touchée au cœur ; celui-là l'aurait ensorcelée comme une petite danseuse des *pardons*. Il est juste de reconnaître de la distinction à Guillerm. As-tu remarqué, God, qu'il n'a pas eu un mot de courroux ? J'aurais préféré des imprécations à l'*adieu* qu'il nous a laissé en passant le seuil ; ce *kenavo* m'a remué, et je comprends qu'il vous ait fendu l'âme à tous... »

A cet instant, une voiture roula derrière la maison, sur le pavé d'une cour. Un long cri de détresse retentit en haut, dans la chambre de Jeanne, cette nuit-là, quand Guillerm Abgrall ferma sa porte, fuyant ces lieux où il avait souffert et aimé.

..... Il alla jusqu'à Rennes. Réfugié dans un faubourg de l'antique cité bretonne, ignoré, solitaire, il demanda l'oubli ou l'apaisement à l'étude. Il ne cessait de se ressouvenir ; l'ennui le suivait partout, exaspérant son mal, tenant sa vie sombre et décolorée, comme si le soleil s'était éloigné de lui.

Il s'était avoué que l'irréparable était accompli ; toute plainte, toute colère serait vaine ; s'occuper encore de l'avenir qui fut dans ses vœux, c'était se heurter au seuil d'une tombe, ou implorer une inexorable nécessité... Et il avait imploré pourtant ; mais on avait eu pour le suppliant le cœur du bourreau, et on l'avait reçu avec des chants ironiques. A cette pensée, une révolte soulevait tout son être encore meurtri. Que Jeanne eût été innocente d'un



tel outrage, ou qu'elle en fût victime elle-même, lui ne discernait plus personne en sa rancune; sa malédiction embrassait confusément la famille entière; pour un seul qui l'avait réprouvé, il les enveloppait tous de sa haine... Cet état d'esprit fut lent à guérir; mais ce ressentiment, en raison de sa violence, finit par s'éteindre; le cœur de Guillerme s'apaisait; c'était le calme, sinon l'oubli; le passé s'en allait avec le temps, et Guillerme Abgrall crut même l'avoir effacé sous l'indifférence.

Un jour de grande fête, il avait décidé de courir par les champs et les bois, pour sortir de la foule et du bruit. Dans les rues se pressait une cohue bigarrée aux costumes divers: on aurait dit toute la région convoquée à Rennes. Guillerme reconnut des Cornouaillais à leur ample chapeau garni du long ruban de velours noir; il sourit au gracieux jubilé des Trécorroises. Mais de quel coup n'est-il pas frappé soudain, en apercevant, avec des gens du pays natal, Bonomic et Jeanne-Marie! Toutefois il reste hésitant; car ce n'est plus cette jeune fille d'une rare beauté, à laquelle il n'a renoncé que sous la torture; sa joue a pâli et la flamme de ses grands yeux azurés s'est éteinte; au lieu de la rose printanière, c'est quelque fleur tardive sur laquelle a soufflé le premier vent d'automne; elle va, la riche pennherez, insensible à ce qui l'entoure, chancelante et penchée comme une créature touchée du mal: ce n'est plus que l'ombre de Jeanne-Marie! Guillerme s'oublie à marcher sur ses pas, perdu dans la multitude, jusqu'au soir; et il l'a vue, la fête fermée, au moment de reprendre la route du bourg lointain, se retourner encore vers la ville et essuyer, avec un soupir, des larmes furtives...

Depuis cette fortune rencontre, Abgrall se sent repris des regrets à peine apaisés. L'affliction dont Jeanne est frappée, il se demande s'il ne doit pas s'en accuser lui-même, et ses souvenirs se ravivent à un remords. Ce nouvel état devient intolérable. Se rappelant qu'il a pu déjà une fois se soustraire à cette cruelle influence, l'idée lui surgit qu'il s'en affranchira peut-être en fuyant au delà encore, où ne lui parviendra rien du pays qui lui remette sa songerie en tête. Nécessaire et dur exil!

..... Il est arrivé à Paris. Ses goûts l'ont porté vers un quartier discret; le logement qu'il a choisi donne sur le revers d'un jardin public. De sa fenêtre il peut entrevoir le flot incessant des promeneurs; mais ces houles populaires s'écoulent sans bruit; les longs arbres alignés étouffent tout écho; de ses hauteurs, ces passants lui ont l'air de gens condamnés à circuler tout en bas silencieusement.

Bientôt Abgrall subit tout l'effet de la solitude dont il jouit sous le remous de cette foule. Son horreur de la rue le livre à ses penchants de contemplatif, et l'esprit qu'il a emporté de Bretagne revient alors et l'occupe sans partage; voilà qu'il éprouve le mal du regret. Non, rien de Paris ne lui rappelle le pays de Cornouaille, et il se prend à en chercher partout la douce réminiscence; le nostalgique Breton expie sa désertion volontaire. Et l'image de Jeanne est obstinée à le poursuivre; elle ne le quitte plus, elle hante ses rêves et se penche à son chevet, sans qu'il tente maintenant de dissiper cette obsession; elle lui apparaît sous un charme singulier et il en reçoit l'impression d'un bonheur évanoui prématurément. Peu à peu sa vie s'est comme dédoublée; sa pensée le tient là-bas autour de Jeanne et il assiste à son déclin à elle avec une anxiété farouche.

Il sait bien qu'elle est la proie d'un mal implacable, qu'elle se flétrit comme un fruit atteint au cœur. Les médecins se sont consultés en hochant la tête: « Ici l'art est impuissant, ont-ils dit; s'il y a un remède, il est dans le secret de Dieu ». Car elle a crié sa peine à Dieu seul, comme une abandonnée.

Son père lui aura demandé, quelque jour: « Peut-être as-tu formé un vœu indiscret qui n'est pas encore rempli. On en subit quelquefois la peine dès ce monde. Parle seulement, et s'il est en mon pouvoir, tu seras délivrée.

— Vous auriez pu me sauver, mon père, si vous aviez dit cela dans un autre temps. Mais votre volonté a été faite. »

Et maintenant qu'elle a donné à son père le pardon, on dirait qu'elle se hâte vers sa fin. Mais elle adresse des adieux déchirants à celui dont elle attendait le salut et qui ne reviendra pas; les saura-t-il, et ce suprême regret sera-t-il jamais entendu? Alors, la pauvre âme serait consolée.

A l'émotion qui l'étreint, lui, au loin, reconnaît que le destin est proche pour elle. C'est vers le soir, un soir de mars; le vent crie au dehors, et il a cette même voix désolée qu'on entend par les chemins creux de Bretagne. En sa rêverie, Guillerme revoit le vieil enclos; le pale lis du courtail aimé, Jeanne lui apparaît une dernière fois touchante comme la fille de Jephthé. Ce soir-là, souhaitant une illusion encore, elle a revêtu la blanche robe d'épousée, et elle est descendue dans le verger, au bras de son père; agenouillée au bord du hallier où elle reçut le serment de Guillerme, elle est seule, elle se voit bien seule aujourd'hui, sous l'ombrage symbolique du long voile de mariée qu'on a suspendu à la haie d'aubépine. L'églantier n'a pas encore fleuri; les oiseaux voltigent entre les arbres défeuillés, effarouchés comme aux approches d'une tourmente; une cloche tinte à la tour paroissiale, c'est le glas qui annonce la fin du jour; triste Jeanne, c'est donc la son carillon nuptial! Ses regards interrogent le chemin de Gurunhuél où chantaient jadis le roulier, par un doux soir de mai; désespérée, résignée peut-être, elle détourne les yeux de son cher enclos où frissonne le vent de mars... Et on l'a emportée mourante...

Telle fut la vision de Guillerme Abgrall. Il y a des âmes auxquelles les intersignes ne mentent pas. Or, il avait entendu, ce soir-là, vers le coucher du soleil, des soupirs inusités devant sa porte; c'était donc l'adieu de Jeanne-Marie. Cette fois, rien au monde ne l'aurait retenu; à ce souverain appel, il retourna en Cornouaille. Entre Gurunhuél et Plougonver, au retour, il ouït un carillon funèbre qui montait de la vallée. Il courut droit au cimetière; les gens du deuil en sortaient, et chacun s'écartait de lui en le nommant: « C'est Guillerme Abgrall! »

Depuis, Guillerme Abgrall a passé un long temps à se frapper la poitrine; ses regrets n'ont jamais été ensevelis. Croyant qu'il remplissait le dernier vœu de Jeanne, il est allé au séminaire et il est devenu prêtre. Aujourd'hui, l'abbé Abgrall est *recteur* dans sa paroisse natale, où il fait pénitence au milieu de ses morts aimés. On le voit souvent errer entre les tombes; mais nul ne se doute de l'austère joie que goûte l'ancien *kloarek* à bercer ses tristesses sous la monotonie des prières et à entretenir sa secrète blessure au cœur.

(Illustrations de J.-A. Muenier.)

N. QUELLIEN.

